

R 10347

à Salomon Reinach,
en respectueux
hommage,

COMMENT ON FAIT UN SAINT

cette petite histoire
peut être suivie
à l'instinct

PAR

F. Sartiaux

FÉLIX SARTIAUX

EXTRAIT DE
LA CHRONIQUE DES IDÉES
Numéro 42 — Juin 1930

Bibliothèque Maison de l'Orient



129882

Comment on fait un saint

Comment des hommes, dont la vie fut éminente ou de peu de mérite, illustre ou sans renom, qui de leur vivant n'ont été revêtus d'aucun prestige surhumain, comment de simples vocables, dénués de toute réalité, ont-ils été élevés, dans les temples et sur les autels, au-dessus de l'humanité, au rang de héros, de demi-dieu, de saint, à la participation divine, à l'exercice de pouvoirs surnaturels?

Ces divinisations ont foisonné dans la plupart des religions. Aux premiers chrétiens l'idée de rendre un culte à un autre homme que le Fils de Dieu eut semblé sacrilège. Ils éprouvaient des images, de l'art même, la plus grande défiance. Ils ont préféré subir le martyre plutôt que de concéder aux empereurs des hommages que les autres cultes impies leur rendaient. Mais, dès la deuxième moitié du III^e siècle, l'Eglise s'est relâchée de sa raideur, en faveur de martyrs et d'ascètes, puis d'évêques et bientôt d'une foule sans cesse grandissante d'« athlètes du Seigneur ». Aucune religion n'a peuplé le monde de plus de personnages semi-divins, n'a créé un plus vaste panthéon d'êtres sacrés, réels ou imaginaires; aucune n'a voué plus de ferveur, de fanatisme même, à ce culte des images et des reliques, qu'au cours de plus de deux siècles elle avait dénoncé comme l'apanage des païens.

Mais quand on cherche à comprendre comment ces hommes, ces noms, ont subi une telle majoration, on est vite arrêté. Leurs légendes ou mythes reposent sur des écrits fragmentaires, des récits dont la formation est mal connue, dont l'authenticité et surtout la véracité sont à peu près impossibles à établir. Car l'immense majorité de ceux qui écrivent ne le font pas pour dire avec exactitude ce qu'ils pensent ou ce qu'ils savent, mais pour satisfaire leurs sentiments, leur fantaisie ou leurs intérêts. Dans les cas les plus récents, les promoteurs ont déjà disparu ou sont inconnus. Lorsqu'ils existent encore, il est impossible de les soumettre à un interrogatoire sérieux. Leur témoignage est transmis par des adeptes, par des hommes pour qui l'histoire vraie est le dernier des soucis, ou qui ne possèdent aucune des qualités indispensables à l'historien : l'observation, la critique, la psychologie.

Pour savoir ce qu'ont été réellement dans le passé des personnages de premier plan (ou qui le sont devenus), des contemporains

même (1), pour saisir le point de départ de la foi qui les a héroïsés, connaître les mobiles, les influences, les intérêts qui l'ont fait naître et développée, il faudrait posséder des informations objectives, établies, dans l'intention exclusive de savoir, par des hommes expérimentés et entièrement désintéressés. De tels témoignages n'existent pas et trop d'intérêts, de traditions se dressent bientôt devant ceux qui voudraient les reconstituer. Ce qu'il faudrait pouvoir observer, c'est la genèse même d'une de ces croyances, *avant* qu'elle ne soit devenue trop puissante pour écarter les indiscrets; c'est déterminer où, quand, chez qui elle s'est d'abord produite, dans quelles circonstances, comment et pourquoi elle s'est répandue et accréditée.

Le quartier de Passy, à Paris, en ce moment même, sous nos yeux, nous en fournit un exemple. Il serait fâcheux qu'on laissât échapper une pareille occasion.

I

Un petit garçon de famille française titrée, Guy de Fontgalland, est mort à l'âge de onze ans, des suites d'une diphtérie, le 24 janvier 1925, chez ses parents, 37, rue Vital. A la fin de 1925, paraissait à la Maison de la Bonne Presse, avec deux lettres préfaces : l'une du nonce apostolique à Paris, Mgr Ceretti, l'autre du cardinal Gasparri, une notice datée du 25 mars 1925 : *Une âme d'enfant, Guy de Fontgalland* (1913-1925), relatant les témoignages de piété qu'aurait donnés l'enfant. Deux ans plus tard, une seconde brochure, *Derniers souvenirs de Guy de Fontgalland*, accompagnée de deux autres missives de princes de l'Eglise (S. E. le Cardinal Dubois, archevêque de Paris, S. G. Mgr Baudrillart, de l'Académie française), d'une lettre d'un professeur de théologie, d'une préface du P. abbé d'une abbaye bénédictine belge, complétait la première et publiait soixante-dix-huit extraits de lettres de France, de l'étranger, de lointains pays (Malte, Yougoslavie, Pologne, Annam), célébrant les bienfaits que la mémoire du petit Guy répandait, les guérisons et les prodiges que son invocation et les fragments de ses vêtements commençaient à produire.

Ces brochures, des prospectus, des photographies de l'enfant répandus à profusion, le crédit des prélats qui les recommandaient, leur diffusion par *La Croix*, les *Semaines religieuses*, *La Bonne Presse*, ont rapidement déterminé toute une pieuse littérature : des articles d'apologistes et de théologiens (2), des sermons et des conférences, des ouvrages (3), qui ont commenté ces minces données premières,

(1) Sainte Thérèse de l'enfant Jésus au Carmel de Lisieux, par exemple.

(2) Dans *L'Interdiocésaine*, *L'Année liturgique*, *La Vie spirituelle*, *L'Union* etc...

(3) *Alla Sorgente della vita*, par le R. P. Beraldo, S. J., 1928; *L'Enfant du secret, Guy de Fontgalland*, par l'abbé Gellé (Bloud et Gay, 1929); *Votre ami Guy*, par le P. H. Perroy, S. J. (Vitte, 1929); *La mission d'un enfant*, par le même (*ibid.*, 1929); *La vie de Guy de Fontgalland racontée en quelques lignes*, par le poète Francis James (Vitte, 1930), pour ne citer que ceux que j'ai sous les yeux.

es ont amplifiées, développées, embellies. Un chroniqueur laïque, Paul Lesourd, célébrait, il y a quelques semaines (mars 1930), en termes hyperboliques, pour l'édification des lecteurs du *Figaro*, *Le prodigieux rayonnement de Guy de Fontgalland*. Il nous apprend qu'aussitôt parue, la première brochure, qui en est à son cent quarantième mille, a été l'objet de demandes innombrables, non seulement en France, mais en Belgique, Hollande, Italie, Angleterre, Irlande, Portugal, Malte, Pologne, Tchécoslovaquie, Allemagne, Chili, Texas, Colombie, Canada, Chine, Congo, etc., qu'elle est traduite aujourd'hui en plus de trente-deux langues, que plus d'un million d'images ont été enlevées avec une rapidité incroyable, que vingt pays en ont tiré des textes et des prières en leur langue, que quatre-vingt-dix-neuf guérisons (kystes, septicémies, surdités, méningites, broncho-pneumonies, diphtéries, etc...), dont des certificats médicaux attestent le caractère extraordinaire, sont attribuées à l'intercession de l'enfant prodige. Une légion de pieuses âmes réclame à la famille ses boutons de bottines, de culottes, des fragments de ses vêtements, qui opèrent des miracles.

La première impression qui se dégage de ces données est le contraste entre leur contenu religieux réel, tout à fait banal, et la valeur démesurée qu'on lui prête. Je m'en tiendrai à la première brochure *Une âme d'enfant*. Aucun des faits et propos qu'elle reproduit n'a été noté du vivant de l'enfant; mais elle n'a suivi sa mort que de peu de mois et c'est celle où les faits ont subi le moins de remaniements. Laissant de côté les traits qui n'ont aucun rapport avec la religion, voici le relevé à peu près complet et textuel des données d'ordre religieux qui y ont été rassemblées :

A huit mois, un de ses premiers mots fut « Zézu ». Il envoyait des baisers vers le ciel quand on lui parlait du Bon Dieu. Chacun de ses petits progrès de bébé avait lieu pour la première fois un samedi, jour consacré à la Sainte Vierge (premier mot, première dent, première bouillie, premiers pas). A deux ans, il apprend à son petit frère à faire le signe de la croix, à envoyer des baisers aux images de l'Enfant Jésus. A trois ans, il trouve qu'à Cannes il n'y a pas assez de maisons du petit Jésus. Voué au blanc et au bleu par ses parents, il fait une scène pour mettre ses premières bottines jaunes. A quatre ans, il fait très gentiment sa prière sur la tombe de sainte Thérèse à Lisieux, lui porte des fleurs par un froid rigoureux et trouve que la tombe sent bon, sent meilleur que les roses et l'encens. Le matin, à son réveil, son premier geste est le signe de croix; son premier regard va à la statue de la Vierge, toujours auprès de son lit. A cinq ans, le soir, après une procession, il dit à sa maman : « C'est bien gentil d'escorter le Bon Dieu, mais j'aimerais mieux le recevoir », premier désir spontané de la communion, dit l'auteur. Il a déjà de l'attrait pour les cérémonies liturgiques, suivant attentivement la messe dans son paroissien, regrettant de ne pas avoir appris le latin. Il assiste au salut, se plaisant aux fleurs, aux bougies, aux chants, trouvant qu'on ne fait jamais assez bien pour le bon Jésus. A sept ans, se préparant à la première communion, il commence à faire de petits sacrifices pour se préparer à la venue du petit Jésus dans son cœur. Ses petites colères deviennent d'abord plus courtes, puis plus rares. Il compte comme sacrifice chaque bouchée de viande, qu'il n'aime pas, et met un caillou dans sa bottine par mortification. Il ne donne qu'une gifle à son frère

au lieu de deux ou trois, à cause de sa première communion. Il décide qu'il communi-
 nera beaucoup plus souvent que sa gouvernante, qui ne le fait qu'à Pâques. Il s'essaye
 à être un petit apôtre, en engageant ses petits amis à demander à faire leur commu-
 nion à sept ans, comme lui. Il rêve de voir le pape au Vatican. Il transcrit sur un
 cahier le résumé des instructions et les résolutions de sa retraite de première com-
 munion. Le jour de sa première communion, il ne pensait qu'au bon Jésus. Il éta-
 rayonnant, non en raison de la réception, des fleurs, du déjeuner, du champagne, no-
 assurément, mais parce qu'il avait trouvé son Jésus, qu'il avait entre eux un secret
 « Je ne lui ai rien demandé, rien, c'est lui, Jésus, qui m'a parlé. Je l'ai écouté et je l'
 ai dit simplement oui. » Il communique tous les quinze jours, puis tous les dimanche
 et dit deux fois par jour la prière de son catéchisme. En 1922, il ajoute à sa prière un
Ave Maria pour le nouveau pape, qu'il se propose d'aller délivrer, en aéroplane, au
 Vatican. A la messe, pendant la consécration, au lieu de baisser la tête, il la lève
 regarde le Bon Dieu en face et lui dit ce qu'il a à lui demander. Pendant l'action de
 grâces, Jésus lui parle, il l'écoute et le savoure : « Le plus joli mot à dire au Bon Dieu
 c'est oui. Si la Sainte Vierge ne l'avait pas dit à l'Ange de l'Annonciation, où en serait
 le monde ? » A la mort de son grand-père, en 1923, il dit à sa grand-mère : « Il ne faut
 pas pleurer, parce que bon papa est au ciel. » Il prie pour cinq orphelins, pour que la
 Sainte Vierge leur fasse comprendre qu'elle est aussi leur maman. A la mort de son
 autre grand-père, il lui échappe des phrases comme celle-ci, qui se sont toutes réali-
 sées, dit l'auteur : « Je le rejoindrai bientôt; dans le caveau de famille, je serai auprès
 de lui; après ma mort, on imprimera des choses sur moi comme sur lui. » Pourquoi
 te tourmenter, dit l'enfant à sa mère, j'ai un ange gardien avec moi. » A Lourdes, en
 juillet 1924 (six mois avant sa mort), la Vierge lui dit un secret. (On apprit plus tard
 que c'était sa mort prochaine). A son retour, il devint tout à coup plus pieux, disant
 son chapelet, parlant plus souvent à la Sainte Vierge. Après sa communion solen-
 nelle et sa confirmation (octobre 1924), il communiait tous les deux jours. Ayant été
 privé de communier après une grande scène de désobéissance, il dit à sa mère : « Tu
 sais, cela m'est égal. Le petit Jésus et moi nous nous aimons, alors nous nous arran-
 gerons toujours; la communion spirituelle, dit l'auteur, n'avait pas de secret pour
 lui. Il s'alite le jour de l'Immaculée Conception. Au cours de sa maladie, il prend un
 jour sa mère dans ses bras : « Il faut que je te dise un secret... Je vais mourir. La
 Sainte Vierge viendra me prendre... Lors de ma première communion, le petit Jésus
 m'a dit qu'il me prendrait... A Lourdes, la Sainte Vierge m'a dit : je viendrai bientôt
 te prendre. Tu comprends pourquoi je ne me donnais pas la peine de travailler
 pourquoi j'étais paresseux, c'est que je me disais : puisque je vais mourir, à quoi bon
 me fouler ? Depuis Lourdes, j'ai dit tous les soirs *Je vous salue*, ne sachant pas si ma
 maman du ciel ne viendrait pas me chercher au milieu de la nuit... J'avais rêvé d'être
 prêtre. Jésus m'a dit qu'il voulait faire de moi un ange. La Sainte Vierge me veut.
 Cher petit Jésus, je vous offre de souffrir encore, aussi longtemps que vous voudrez.
 Je vous aime bien. J'irai au ciel tout droit. Le petit bon papa, puis le grand bon papa
 m'ont appelé. Je mourrai un jour, un samedi. Jésus ne veut pas me guérir, car il me
 veut pour lui. » Au cours d'une rechute, le 29 décembre, il baise son chapelet long-
 guement, le serre contre son cœur, prie Jésus et la Sainte Vierge et, alors qu'aucun
 liquide n'était supporté, avale de l'eau de Lourdes qui passe facilement. Lors d'une
 seconde rechute, dont il ne se relève pas, la veille de sa mort, il s'écrie : « Comme il
 faut souffrir pour que l'âme se détache du corps. » Son cœur très malade, faisant
 craindre une issue fatale, est guéri subitement au contact d'une relique de Sœur Eli-
 sabeth de la Trinité. La paralysie des jambes cesse après une friction à l'eau de
 Lourdes. Les reins se reprennent à fonctionner sous l'action d'une relique de
 sainte Thérèse de Lisieux. Le 24 janvier 1925, il annonce qu'il va mourir, l'eau de
 Lourdes ne passe plus, il reçoit l'extrême-onction, ouvre les yeux, murmure tout
 bas : « Jésus, je t'aime, maman », et son dernier soupir s'exhale. C'était encore un
 samedi.

Il n'est pas un seul de ces petits actes, de ces propos qui ne soient courants chez les enfants qui ont reçu l'éducation religieuse, surtout chez un petit garçon qui a été élevé aussi dévotement, qui a été dressé dès la plus tendre enfance aux pieuses pratiques. Dès l'âge de huit mois, on lui a appris à balbutier le nom de Jésus, à faire le signe de la croix, puis à multiplier les prières et les dévotions; on lui a enseigné que, dans son cœur, il conversait avec Jésus et la « maman du ciel », qu'il l'a entretenu dans le sentiment permanent de leur présence. Avant l'âge de sept ans, on lui a fait suivre les exercices préparatoires à la première communion; puis les Pères l'ont fait communier presque tous les jours, l'ont habitué à tout rapporter aux actions célestes. Les multiples petits faits de piété qui lui sont attribués (peu nombreux relativement si on les répartit sur une dizaine d'années) ne sont nullement le rayonnement d'une vie propre intérieure, mais les simples effets, très banaux, de la dévotion dont on l'a entouré. L'idée qu'il pourrait bientôt (la seule à laquelle on puisse s'arrêter) a pu facilement lui traverser plusieurs fois l'esprit; elle n'a rien que d'ordinaire chez un enfant à qui on parlait souvent de la mort et qui d'ailleurs, comme tous les autres enfants, n'en comprenait pas le sens; il avait vu mourir deux grands-pères, on lui avait fait des sermons répétés sur la vie de l'au-delà. La justification qu'il a donné de sa paresse par la croyance à sa fin prochaine l'a été après coup, pendant sa dernière maladie. L'idée de mourir bientôt n'a d'ailleurs jamais rendu un travailleur paresseux. Tout ce qu'on peut dire, en l'absence de témoignages contraires, c'est que le petit de Fontgalland ne s'est pas montré réfractaire à ces pratiques, qu'il les a acceptées facilement, avec plaisir.

La disparité de ces petits faits et de l'énorme majoration qu'on leur a fait subir m'a été confirmée par les témoignages que j'ai recueillis auprès de ceux qui ont connu l'enfant et qui sont restés étrangers à cette propagande. Voici celui, fort précis, qu'a bien voulu me remettre un prêtre, de jugement très sûr, qui l'a suivi de près pendant toute sa vie, dans le milieu où il a vécu :

Guy de Fontgalland était un enfant comme les autres, ni meilleur, ni pire. Il n'y avait vraiment rien à dire de lui sinon qu'il se distinguait au collège des Jésuites de la rue Franklin par sa dissipation en classe et son indéfectible paresse. C'était un élève fort en-dessous de la moyenne. Si l'on a besoin d'un patron pour les *cancre*s de collège, saint Guy de Fontgalland sera assurément indiqué. Ce n'est pas que l'enfant fût mal doué, au contraire. Dès l'âge de 4 à 5 ans, il avait de gentilles réparties qui témoignaient d'une certaine finesse. Il était, comme on dit, un petit malin. Mais, à partir de huit ou neuf ans, il grandit très rapidement et, comme il arrive souvent, cette croissance physique accélérée arrêta pour quelque temps son développement intellectuel. A 10 et 11 ans, Guy était un grand garçon resté mentalement un bébé. Il n'avait pas rétrogradé, mais il n'avait guère avancé. Quand il parlait du petit Jésus, de sa maman du ciel, du bon Saint-Père, qu'il se proposait d'aller arracher un jour, en prison, à sa prison du Vatican, la mièvrerie enfantine de son langage faisait un singulier contraste avec sa haute taille et pouvait illusionner sur le degré de sa piété. Non pas que Guy ne fût pieux : comment aurait-il pu ne pas l'être avec un père et une

mère qui le sont sincèrement et avec des maîtres comme les Jésuites? Mais cette piété a été considérablement exagérée : elle ne dépassait pas celle de la plupart de ses camarades; Guy était presque aussi dissipé à l'église qu'en classe. En tout cas, elle n'avait à peu près aucune influence sur sa conduite : elle ne le corrigeait ni de sa désobéissance, ni de son étourderie, ni de son incroyable paresse. Comme beaucoup de ses camarades, il communiait généralement un jour sur deux et l'on veut faire dériver sa prétendue sainteté de cette pratique de la communion fréquente. Hélas! Si son exemple prouve quelque chose, c'est que la communion par elle-même est absolument sans effet et que la *mécanique des sacrements*, selon l'expression ironique d'un ancien maître de Saint-Sulpice, M. Hogan, est totalement inopérante. Mais en voilà déjà trop sur cet enfant insignifiant, pareil à tant d'autres et sur lequel, encore une fois, il n'y a vraiment rien à dire.

Le témoin s'étonne aussi de la transformation qu'on a fait subir à tant de banalités :

Comment donc, en partant de zéro, est-on arrivé au prodigieux résultat actuel? Comment, d'un cancre de collège, a-t-on fait un candidat à la sainteté, dont l'image porte déjà au verso une prière pour obtenir sa béatification?

Pour comprendre la genèse et le développement de cette légende, il faut en expliquer les étapes : naissance, encouragements par des prélats, propagande, accueil.

II

Son point de départ est bien net. L'idée de la béatification du petit Guy s'est formée dans l'esprit de la mère de l'enfant, M^{me} la Comtesse de Fontgalland, née Marie-Renée Mathevon, d'une famille catholique du midi de la France, épouse du Comte Pierre de Fontgalland, avocat, originaire de la Drôme, de souche également très catholique, toute dévouée au pape. Autant qu'on peut l'affirmer en pareil cas, cette inspiration lui est personnelle, elle ne lui a pas été suggérée par les prêtres, les Pères qui l'entouraient, les prélats qu'elle fréquentait.

Des témoignages que j'ai reçus, il résulte aussi, nettement, que, pendant toute la vie de l'enfant, ses parents n'ont jamais été frappés de sa sainteté, de sa piété; à aucun moment ils n'ont eu la pensée que leur toit abritait un futur saint. Ils n'exprimaient aucune admiration de ses vertus, n'étaient même que médiocrement fiers de lui, trouvant que sa paresse, sa désobéissance et sa dissipation « faisaient très peu d'honneur à la famille »; ils citaient plus volontiers en exemple Marc, son plus jeune frère. M^{me} de Fontgalland n'est pas ce qu'on appelle une dévote; elle n'est pas particulièrement empressée aux offices et dévouée aux œuvres, elle n'est aucunement mystique, quoiqu'elle ait fait autrefois un séjour de onze mois au Carmel.

A peine le petit Guy eut-il rendu le dernier soupir, qu'elle rêva d'être de son vivant la mère d'un petit saint élevé sur les autels. Elle se mit aussitôt à l'œuvre. Rassemblant ses souvenirs, se remémorant

les petites confidences que l'enfant lui avait faites avant et surtout pendant sa dernière maladie, elle réunit les éléments de la première notice : *Une âme d'enfant*, qu'elle compléta deux ans après par la seconde. N'ayant jamais remarqué, pendant la vie du petit Guy, qu'il pût être candidat à la sainteté, il est certain que l'imagination, qu'elle a vive, et le désir de présenter ses souvenirs sous un jour approprié au but à atteindre, ont eu, dans cette évocation, une très grande part. Un autre souci s'y fait jour.

On est frappé en lisant ces brochures du soin avec lequel l'auteur attire, discrètement, l'attention sur les titres de Comte et de Comtesse que portent les parents et les grands-parents paternels, sur « la vieille maison de famille en Dauphiné », sur les traits très « racés » de l'enfant, sur les princes de l'Eglise qui ont honoré le foyer, sur les condoléances d'éminents prélats : le nonce apostolique, le cardinal archevêque de Paris, l'évêque de Valence, l'évêque académicien, sur les nombreux témoignages de membres du clergé, séculier et régulier. M^{me} de Fontgalland ne manque pas de nous dire, sans paraître y toucher, qu'elle possède un Christ bénit et indulgencé par le Pape, que le cercueil de son fils, capitonné de satin blanc, avec un oreiller de dentelle, a été déposé dans le grand salon transformé en chapelle ardente, puis emmené en auto et placé dans un wagon tendu de blanc, décoré des écussons qui portent la couronne et les armes de la famille. Maints autres détails sont destinés à faire ressortir l'aisance de la famille : la bourse bien garnie de Guy, les photographies (publiées dans un ouvrage de propagande) qui montrent l'aspect cosu de l'immeuble, de la chambre bleue où vécut l'enfant, de la chambre où il mourut, du petit salon, du grand salon, l'abondance du mobilier et des bibelots, la table couverte d'écrits consacrés au petit prodige, etc...

Cette impression m'a été confirmée par un ecclésiastique, très avisé, qui a pendant longtemps connu l'auteur et qui est bien placé pour la juger. D'après son témoignage formel, le caractère, la vie, la piété de M^{me} de Fontgalland, le sentiment qui l'a poussée, sont essentiellement *mondains*. Ses pratiques, celles dont elle a entouré ses enfants, l'éducation du petit Guy « chez les Pères » sont des traditions de famille, pieusement et sincèrement entretenues, mais dans le sentiment qu'elles sont « bien portées », de bon ton, « distinguées » dans le milieu qu'elle fréquente. Elle est dominée par le désir de briller. L'idée qu'il pouvait y avoir dans la vie de Guy les éléments d'une future béatification lui a été suggérée par le succès foudroyant et la gloire de la sœur Thérèse de Lisieux, par l'attrait de l'immense considération qui en rejaillirait sur son enfant, sur elle-même et sur la famille. Une volonté ardente et sans bornes, un esprit d'entreprise exalté ont fait le reste.

Un autre caractère de ces brochures est leur extrême naïveté, leur puérité incroyables. On ne s'attend certes pas à y rencontrer une critique avertie. Mais comment M^{me} de Fontgalland a-t-elle pris les imitations du bébé, de l'enfant, les gestes, les mots qu'il

répétait après les avoir appris, les menus faits d'une dévotion enfantine inculquée par l'éducation pour des prodiges de l'inspiration, des privilèges de la grâce divine? Elle a pu être aveuglée par l'amour maternel et la douleur. Mais la tendresse et la douleur vraies sont plus silencieuses et plus discrètes. Elles ont pu pousser M^{me} de Fontgalland à rassembler ses souvenirs, à s'y complaire. Elles n'expliquent pas qu'intelligente, elle ait persisté si longtemps dans sa méprise, que, femme de goût, elle ait délibérément livré ces enfantillages à tant de publicité et de réclame, qu'elle les ait exposés avec tant d'ostentation au ridicule qu'elle est si soucieuse d'éviter. Elle a été sans doute entraînée par sa passion de la renommée, par l'exaltation de sa volonté et les encouragements qu'elle a reçus. Mais il y a une explication plus importante.

Il existe une forme de dévotion catholique, peu connue au dehors et cependant très répandue, qui consiste à élever l'innocence enfantine, la puérilité à la hauteur d'une vertu. « Si vous ne devenez semblable à ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Le poète Francis Jammes a voué à cette puérilité un véritable culte. Originaire des couvents d'hommes et de femmes sevrés de saines émotions, elle fait partie, avec « la religion des petites bougies et des petits pots de fleurs », d'un système d'éducation, et remplit toute une fade et naïve littérature, propagée par les innombrables productions de la Bonne Presse. Une large clientèle s'en nourrit. M^{me} de Fontgalland, qui en a été imprégnée, s'en est tout simplement inspirée; elle s'y est parfaitement conformée. Elle y a d'ailleurs été aidée. Car si l'initiative vient d'elle, si la rédaction est en partie la sienne, elle a certainement été guidée par des mains plus expertes. L'intention manifeste et constante de mettre en évidence dans la vie de Guy les trois grandes dévotions (communion précoce, culte de la Vierge, vénération du saint Père), qui occupent le premier rang dans les préoccupations actuelles du Saint-Siège, est un indice très net de cette collaboration, vraisemblablement celle d'un jésuite.

Le masque que cette littérature et ces pratiques de piété plaquent sur l'intelligence, même distinguée, la rend impénétrable à la plus élémentaire critique.

Comment cette critique aurait-elle d'ailleurs résisté à de si hauts témoignages approuvés de prêtres, de dignitaires, de princes de l'Eglise?

Avec cette seconde série de témoignages commence à poindre un autre aspect de l'affaire. M^{me} de Fontgalland n'a eu souci que de son honneur, de celui de son fils et de sa famille. Son idée est tombée dans un milieu où d'autres préoccupations l'ont nourrie et développée.

Parmi les lettres qu'elle a publiées, il en est deux qui ne sont rien autre que de simples politesses. Le pape Pie XI, qui avait reçu par l'intermédiaire du nonce Cerretti l'hommage d'un exemplaire du

manuscrit, fit envoyer, selon l'usage en pareil cas, par la Secrétairerie d'Etat, un mot de remerciement signé par le Cardinal Gasparri :

Sa Sainteté s'est réjouie de voir qu'une fleur de plus, à peine éclosie ici-bas, a répandu dans son entourage un si beau parfum de piété envers l'Eucharistie, la Mère céleste et envers le Pape.

Cette fleur est de rhétorique, de chancellerie. M^{me} de Fontgalland ne s'y est certainement pas trompée. Elle n'en a pas moins été flattée et affermie dans son dessein. Il en est de même de la lettre du Cardinal Dubois, archevêque de Paris :

Votre cher enfant... Son nom est connu et loué, sa mémoire est invoquée... Réjouissez-vous-en, et confiez à la Providence la Cause qui vous est si chère.

On peut seulement soupçonner que « le malin cardinal ait mis dans ces derniers mots une pointe d'ironie ». C'est la remarque qui m'a été faite par un ecclésiastique.

Le rôle du nonce est plus important. Sa lettre est la première en date (5 mai 1925). Il a servi d'intermédiaire entre M^{me} de Fontgalland et le Vatican. C'est à son intervention qu'est dû le billet du Cardinal Gasparri (27 septembre 1925). Sans ces documents, qui figurent en tête de la première brochure, le prudent cardinal Dubois se serait probablement abstenu, après une courte enquête dans le quartier de Passy, qui l'aurait édifié. Quoique de rhétorique ecclésiastique et mondaine, le témoignage de Mgr Cerretti n'est pas de pure forme :

Quelle délicatesse et quelle fraîcheur dans cette âme d'enfant... Quelles merveilles et quelles richesses ne trouve-t-on pas dans l'âme innocente de votre Guy! On serait tenté de dire qu'on y voit Dieu même agir et se refléter... C'est à coup sûr l'action de la sainte Eucharistie, entretenue, cultivée et protégée par la vigilance maternelle, qui a réalisé la petite merveille que Dieu a faite de votre fils.

Il était en relations personnelles avec la Comtesse, il a voulu lui être particulièrement agréable. La conscience et le souci de la vérité ne pèsent pas lourd dans l'esprit d'un diplomate. Après M^{me} de Fontgalland, Mgr Cerretti se trouve être l'un des principaux artisans de cette propagande.

Quant à Mgr Baudrillart, on sait que ce n'est ni l'exactitude historique, ni la critique qui l'arrêtent dans les affirmations. Il avait enseigné à l'Institut catholique de Paris où M. de Fontgalland avait été étudiant. Le manuscrit des *Derniers souvenirs* lui avait été adressé avec un exemplaire imprimé d'*Une âme d'enfant*, où il avait lu les lettres de Mgr Gasparri et du nonce. Il n'a pas voulu, sans doute, que l'Académie française fût en reste avec la nonciature et la secrétairerie d'Etat? Il a été frappé des « cent mille exemplaires qui se sont déjà répandus à travers le monde ». Il a « considéré avec toute l'attention qu'elles méritent les lettres où sont relatées les grâces de choix » attribuées à l'intercession de Guy. Il estime que :

Sur les trois grandes dévotions caractéristiques de la piété catholique, votre enfant, tout jeune qu'il fût, a eu des vues si précises, si élevées, si justes, qu'elles ne peuvent avoir d'autre source qu'une foi et une charité vraiment surnaturelles.

On n'ignore pas que le docte prélat n'est pas très exigeant en matière de preuves. Il a vraiment atteint ici les limites de l'intrépidité. Je n'ai aucun renseignement sur les mobiles particuliers qui ont pu l'animer. Son souci d'insister sur les trois grandes dévotions chères au pape est certainement à l'adresse de Rome.

On conçoit qu'avec de telles estampilles, les manuscrits de M^{me} de Fontgalland aient trouvé bon accueil auprès de la Maison de la Bonne Presse. Ces recommandations, l'imprimatur, le nom de la firme auraient suffi à leur assurer un estimable succès. Paul Lesourd affirme naïvement, dans *Le Figaro*, « qu'aussitôt les demandes affluèrent ». M. Lesourd, quoiqu'ancien élève de l'École des Chartes, est un journaliste innocent, qui ne s'embarrasse ni de critique, ni d'enquêtes. Il peut être assuré que le *prodigieux rayonnement de Guy de Fontgalland* n'est pas une radiation spontanée. Ses articles de *La Croix*, des *Semaines religieuses*, des *innombrables Bulletins paroissiaux* du monde entier, les sermons et leurs réclames, les conférences, et les catéchismes, le prospectus de six pages orné d'une image, le million de photographies portant, sous la garantie d'un évêque, une notice sur l'enfant et des extraits de ses paroles, n'ont pas été composés et traduits par une explosion de sentiment anonyme; ils ne se sont pas mis en marche tout seuls, ni par une vertu mystique, dans les cinq continents, sur l'innombrable réseau de la propagande catholique mondiale. Ils ne l'ont pas été sans intention.

Quel merveilleux pouvoir que l'expansion organisée de la vie! Une mère, suggestionnée par une canonisation récente, conçoit en son cœur un dessein de gloire pour elle et son enfant, dans un petit coin de Passy. Quatre prélats lui fournissent l'appui de leur complaisance. La puissante machine édifiante et commerciale de la propagande démarre. Et en moins de cinq ans les couvents, les églises, les paroisses, les écoles, les foyers pieux de l'Europe, du Congo, de la Chine, de l'Annam, du Brésil, du Chili, de l'Argentine, du Texas, de la Colombie et du Canada retentissent de vœux et de prières, qui demandent la béatification d'un petit garçon français. Précieux enseignement sur la formation et l'organisation d'une croyance. Que ne sommes-nous aussi exactement édifiés sur l'expansion du christianisme dans les premiers siècles et sur sa propagation, moins pacifique, sous un Théodose, un Justinien ou un Charlemagne!

III

Pour connaître l'état d'esprit des commentateurs, à la fois instruments et artisans de cette propagande, qui ont consacré des articles ou des volumes à développer le petit noyau primitif, il faudrait les

approcher. Car l'écart est souvent grand entre ce que pensent les apologistes et ce qu'ils écrivent. A prendre leurs ouvrages comme l'expression de leur pensée véritable, on y trouve des traits instructifs sur la façon dont l'hagiographe ajoute, amplifie, majore, déforme, interprète, coordonne quelques données premières. Cette analyse m'entraînerait trop loin. J'en donnerai seulement deux exemples. On en trouverait beaucoup d'autres.

Nous avons vu qu'à diverses reprises et à plusieurs années de distance, l'enfant a parlé de Jésus : à huit mois, à deux ans, à cinq ans, à sept ans et demi. Il en a évidemment parlé bien plus souvent. Rassembler ces faits isolés, Francis Jammes ne craint pas de les généraliser ainsi : « La vie de Guy de Fontgalland n'est plus qu'un long colloque avec Jésus »... « dans un état d'oraison passé à l'état d'habitude. »

Dans la première brochure, M^{me} de Fontgalland faisait expliquer par l'enfant, pendant sa dernière maladie, que, s'il ne lui a pas dit auparavant qu'il croyait mourir bientôt, c'était pour ne pas la tourmenter : « Oui, cela m'a fait souffrir cette idée de mourir jeune ; de te laisser, toi surtout, Marc et papa. » (1) La seconde brochure, postérieure de deux ans, revient sur cet épisode, qu'elle majore ainsi : « Sentons-nous l'intense torture de cette âme si ardente, si passionnée... sachant, par Jésus, qu'il va mourir jeune ? » Et, là-dessus, le P. Perroy construit, en une page, tout ce petit drame :

Plus il sent grandir l'amour de sa mère pour lui, plus... etc., plus grand est son besoin de parler, de crier sa souffrance, de dégonfler son âme, chargée à se rompre, etc. Plus d'une fois Guy, prenant son courage à deux mains, est venu avec la volonté de tout avouer... Mais une sainte pudeur l'a empêché de cueillir son secret et il s'est enfui, le pauvre petit, dans sa chambre bleue, et il est allé pleurer auprès de son autre maman, celle du ciel.

Des historiens futurs, considérant que Francis Jammes et le P. Perroy sont des contemporains et n'ayant pas d'autres données plus sûres, ne manqueraient pas de conclure que la vie du petit Guy s'est passée en colloques avec Jésus et qu'elle n'a été qu'un long martyre.

Ces déformations sont plus ou moins conscientes. L'hagiographe veut prouver, il se laisse entraîner à déformer et à embellir, dans une intention qu'il croit très méritoire. Il n'a pas l'habitude de se soucier de vérité objective et de critique en matière religieuse, où il abdique son intelligence. Il se trompe lui-même autant qu'il trompe les autres.

Les exemples les plus typiques de cette naïveté réelle ou apparente, sont donnés par le P. jésuite Perroy dans le chapitre de son livre *La mission d'un enfant*, où il relate les miracles que la foi nais-

(1) Il est vraisemblable, d'après le texte même, (p. 53), que, s'il a dit cette phrase, c'était réponse à une question : « Cela ne t'a pas fait souffrir, etc... ? » L'idée lui en aurait été suggérée, comme beaucoup d'autres.

sante a déjà produits. Je reviendrai sur les guérisons. Voici le résumé de quelques autres faits miraculeux, qu'il rapporte avec un sérieux impayable :

Une religieuse avait un protégé au séminaire. Elle a besoin pour lui de 50 francs : « Mon cher petit Guy, je voudrais 50 francs pour mon prêtre. » Et voilà que dans son panier d'oignons elle trouve cinq billets tout neufs de 10 francs.

Une femme est effrayée de voir son mari prendre part à un circuit d'automobiles. Elle prie Guy qu'il fasse pleuvoir. Il ne pleut pas, mais l'automobiliste part avec une relique de Guy. Tout à coup la machine s'arrête. Le coureur doit se retirer. L'arrêt était dû à l'enclassement d'une bougie, et le P. Perroy ajoute : « Le cher petit mécanicien [Guy s'intéressait à la mécanique et aux autos] s'était rappelé son ancien métier. »

Des enfants sont autour d'un coffre-fort qu'ils ne parviennent pas à ouvrir. Un employé, fort adroit, ne réussit pas davantage. Ils invoquent la Vierge sans succès. Puis ils invoquent Guy, et, à la deuxième invocation, la clé tourne dans la serrure.

On peut se demander si le P. jésuite et ses émules croient ce qu'ils racontent. S'ils ne sont pas sincères, ils mettent en œuvre l'un des procédés d'édification et d'éducation où la Compagnie de Jésus excelle. S'ils sont de bonne foi, ils sont eux-mêmes les victimes de cette formation qu'ils ont reçue. Ils ne sont probablement pas plus crédules dans la vie courante que le commun des hommes. Mais le propre de l'éducation chrétienne ecclésiastique, qui fait de la crédulité une vertu, est de diviser l'esprit contre lui-même, de lui apprendre à se dédoubler, à se laisser plier, pétrir, « écraser sous la meule » (1), quand ce qu'il croit être les intérêts du ciel est en jeu.

Les résultats de cette propagande présentent un autre fait instructif.

Elle a eu très peu de retentissement dans les milieux proches, qui ont connu l'enfant et sa famille, auprès de ses camarades, qui s'en moquent, des membres anciens du clergé de la paroisse, qui en sont indignés et qualifient l'entreprise de « mystification ». Parmi les soixante-dix-huit lettres qu'a publiées M^{me} de Fontgalland, treize seulement sont datées de Paris, mais aucune d'elles ne paraît provenir de son entourage. Beaucoup parmi ceux qui la fréquentent ne cachent pas, derrière elle, leurs critiques ironiques, moqueuses ou blessantes. Dans le quartier, on la traite sévèrement, on se livre sur son compte à des propos peu décents et à des réflexions générales peu édifiantes : « Si c'est ainsi qu'on fait un saint, que doit-on penser des autres ! » On y racontait récemment qu'ayant épuisé sa provision de reliques, elle a acheté au Louvre dix mètres carrés d'étoffe, qu'elle envoie par morceaux, après les avoir fait tremper dans l'eau avec des dents de lait de l'enfant ! La plupart haussent les épaules, un bon nombre s'indignent. Un prêtre m'a affirmé qu'auprès des personnes informées, « cette affaire causait un véritable scandale ».

(1) Comme disait l'un des maîtres d'A. Houtin : *Une vie de prêtre*, nouvelle édit., 1928 (Rieder), p. 32.

C'est au loin, en province, à l'étranger, dans les républiques de l'Amérique du Sud, où la légende de sainte Thérèse de Lisieux a fait surtout fortune, que la propagande a acquis de nombreux adeptes.

Les pieuses personnes qui lisent, là-bas, la légende de Guy dans leurs journaux, leurs bulletins, leurs livres édifiants, qui entendent vanter ses vertus par des prêtres, dans des sermons, des conférences, ne sont pas plus crédules que d'autres, mais elles ne sont troublées par aucune information contraire. Elles ont été soigneusement élevées dans la conviction que les autorités ecclésiastiques sont en possession de la vérité, que l'Esprit-Saint les éclaire. Comment douteraient-elles d'affirmations garanties par le pape, par des cardinaux et des évêques? Le P. jésuite Perroy croit lui-même, ou feint de croire (car ici la candeur a des limites) que le billet de politesse du Cardinal Gasparri exprime une adhésion profonde du Saint-Père :

Pie XI voulut dire à la mère de Guy toute sa reconnaissance... On a beaucoup écrit sur Guy; nous ne sachons pas qu'on ait jamais loué cet enfant autant que le fit le Saint-Père dans la lettre du Cardinal Gasparri (1).

Le commun des fidèles ne fait pas de distinction entre les croyances de foi, divine ou catholique, et les croyances libres. L'autorité des témoignages leur importe seule. On leur a inculqué l'idée qu'en matière de religion et de piété, le doute seul est un péché, qui peut compromettre leur salut éternel. Ils croient simplement ce qu'on leur dit, parce qu'ils sont moralement tenus d'y croire et qu'ils n'ont pas de motif sérieux d'en douter. Il n'y a aucun mystère dans leur assentiment. Il n'est pas nécessaire d'invoquer des élans religieux, un besoin de foi, un attrait du merveilleux, du surnaturel. Ces tendances existent sans doute, mais sont exceptionnelles.

La plupart des adeptes, d'après leurs lettres publiées par M^{me} de Fontgalland, sont d'ailleurs des âmes troublées, des esprits inquiets, malheureux, qui souffrent moralement et physiquement. Ils cherchent à apaiser et guérir leurs maux, ou ceux de leurs proches qui leur sont chers, par n'importe quels moyens. Les boutons de culotte, les fragments de vêtements du petit Guy ne sont pas plus négligeables pour eux que les prescriptions des médecins et la réclame de la pharmacopée. Et ils ont souvent raison dans le plan des probabilités. Combien de cures, en effet, présentent pour le médecin même un caractère inexplicable, combien de malades un remède parfaitement inefficace n'a-t-il pas soulagés? Il en est de même des guérisons miraculeuses. Sur cent personnes, qui, au cours d'une maladie, font des neuvaines à un saint ou recourent à l'intercession et aux reliques de Guy, il s'en trouvera trois ou quatre au moins qui éprouveront une amélioration ou qui guériront. On ne parle naturellement pas des quatre-vingt-seize ou quatre-vingt-dix-sept autres, qu'une piété tout aussi vive n'a pas soulagés.

(1) *Une âme d'enfant*, p. 155, 156.

Cette histoire, dont l'intérêt est d'avoir été prise sur le vif avant qu'il n'ait été trop tard pour la saisir, se ramène, en somme, à des données simples et claires, qui s'enchaînent : le succès de sainte Thérèse de Lisieux, suscitant les ambitions d'une femme (1); les complaisances de quatre prélats et l'exploitation de leur témoignage; la mise en mouvement, dans une intention édifiante et profitable, de la grande machine catholique de propagande; le concours d'apologistes, naïfs ou soucieux de se faire valoir; la crédulité des fidèles, qui ne savent pas se défendre contre ces entreprises. Il resterait plus d'un détail à élucider par des enquêtes individuelles.

Devant ces réalités concrètes, les mirages de la néoscolastique sociologique s'évanouissent. Ce sont les individus, avec leur caractère, leurs croyances et leurs intérêts, non des fantômes abstraits, qui agissent. Mieux on connaît le détail concret des faits et de leurs enchaînements, plus ces fantômes verbaux se dissipent. C'est en regardant de près ce qui se passe autour de soi, en se servant de cette expérience pour interpréter les incertitudes du passé, qu'on éclairera la véritable genèse des croyances. Et l'on constatera souvent, comme dans le cas du petit Guy, qu'il y a moins de religion qu'on ne pense dans les phénomènes religieux.

IV

Cette entreprise aboutira-t-elle à la béatification, puis à la canonisation de Guy de Fontgalland?

On sait que les deux conditions de droit, exigées par l'Eglise pour permettre de béatifier ou de canoniser un fidèle, sont ses vertus portées jusqu'à l'héroïsme et les miracles « incontestables » opérés, après sa mort, par son intercession.

Des miracles « incontestables », on en trouvera autant qu'on voudra. M. Lesourd cite déjà dans le *Figaro* quatre-vingt-dix-neuf guérisons, « dont des certificats de médecins attestent le caractère extraordinaire et inexplicable ». Il n'en a pas fallu tant pour la canonisation de Jeanne d'Arc, où le miracle a joué cependant un rôle bien plus important que ses exploits et ses vertus. En moins de cinq ans il s'en est plus produit que les Evangiles et les Actes n'en rapportent à Jésus.

Quant aux mérites insignes du petit Guy, les témoignages que commentent le P. Perroy et ses émules (tout en réservant bien entendu le jugement définitif du saint Père) s'en portent garants. Les fidèles mieux informés, qui ne subissent pas le même ascendant, se tairont, s'ils n'ont pas de motifs sérieux d'y contredire; ils ne seront pas convoqués par la Congrégation des rites, ou éviteront de répondre.

(1) Une autre dame, incitée à son tour par le succès de Guy, se propose de faire béatifier sa petite fille, morte il y a quelques années. Elle a préparé dans ce but, comme M^{me} de Fontgalland, un manuscrit de souvenirs.

Les obstacles à la béatification ne peuvent venir que de ceux qui ont un intérêt majeur à s'y opposer. Y en aura-t-il dans l'occurrence?

Un fait significatif est que nombre de jésuites sont mêlés à cette affaire. On sait l'influence actuelle de leur ordre auprès du Saint-Siège. Le P. Perroy et d'autres apologistes, comme le P. Beraldo, sont des jésuites; le confesseur de l'enfant était jésuite; l'école Saint-Louis-de-Gonzague de la rue Franklin, où il a été éduqué, est un établissement de jésuites. Toute la question est de savoir quel crédit ils auront dans leur ordre et l'intérêt que l'ordre lui-même trouvera à poursuivre cette canonisation.

Souhaitons bonne chance aux mânes du petit Guy de Fontgalland. Il y a, assurément, beaucoup de saints canonisés qui ne le valent pas. Il n'a fait tort à personne, et, malgré ses petits défauts d'enfant, il était un innocent. S'il y a un ciel, il y a certainement été admis tout droit. Son culte sera bienfaisant pour de nombreuses âmes inquiètes ou malheureuses; il ne fera pas le mal que d'autres ont engendré.

En saint Guy de Fontgalland, les enfants auront un patron qu'ils seront souvent heureux d'invoquer. Le D^r Laumonier dans un livre suggestif : *La thérapeutique des péchés capitaux*, consacrait naguère un chapitre à l'étude de la paresse. Il dénonçait les périls, les accidents même, dus à l'ignorance des parents qui exigent de leurs enfants plus qu'ils ne peuvent donner. Saint Guy de Fontgalland sera aimé des petits paresseux. Leurs parents trouveront eux-mêmes dans son culte un profit.

Pour nous, qu'elle réussisse ou qu'elle échoue, cette tentative de canonisation aura été pleine d'enseignements sur la formation et le développement des croyances religieuses.

FÉLIX SARTIAUX.

Avril 1930.